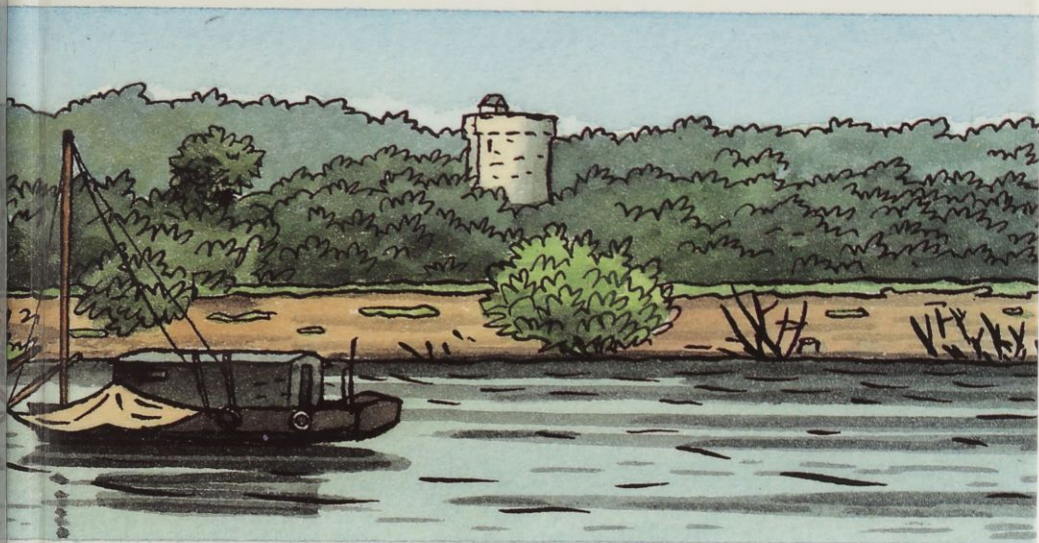


échappées belles en france

l'anjou



BERNARD MATIGNON - FRANÇOIS LEBRUN

16^e L 26

8,15

autrement
EDITIONS

621238

DL-07 101988-23936

Avec le concours de



CAISSE DES DÉPÔTS
ET CONSIGNATIONS

Couverture et illustrations intérieures :

Loustal

Carte IGN au 1/250 000, n° 106 (extraits)

© IGN-Paris 1987, autorisation n° 88-0035

© Autrement 1988

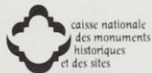
ISBN 2-86260-262-0

91^e

é c h a p p é e s b e l l e s e n f r a n c e

L'ANJOU
*avec Bernard Matignon
et François Lebrun*

Dessins de Loustal



Éditions Autrement
4, rue d'Enghien, 75010 Paris
Tél. : 47.70.12.50

160 L. 26

815

NOTES DE VOYAGE

5

UN ÉCRIVAIN REGARDE...

Les toits bleus
par Bernard Matignon.

15

UN HISTORIEN RACONTE...

Entre Genève et Rome
par François Lebrun.

29

UN JOURNALISTE VOYAGE...

Description d'un itinéraire principal et propositions de déviations
par Bertrand Tessier.

D'Angers à Saumur avec déviations sur la route des vins (p. 84); une centrale nucléaire (p. 88), les villages troglodytiques (p. 90), et l'écomusée de Montjean (p. 93).

98

UN NATURALISTE DÉCOUVRE...

Faune, flore et balades
par le professeur Corillion et Patrice Pailley.



AVEC LES CROQUIS DE VOYAGE DE LOUSTAL ET
LES CARTES EN COULEURS DE L'IGN (1/250 000) : PP. 36-37, 40-41.



GUIDE PRATIQUE

105

INFORMATIONS GÉNÉRALES

Avion, train, auto, vélo, météo, tourisme, fêtes et journaux...

107

LIEUX À VISITER

Monuments, musées, jardins, ouvrages d'art, usines...
(lieux commentés et soulignés dans l'itinéraire du journaliste).

113

HÔTELS

Un choix personnel et commenté de l'équipe de rédaction.

115

RESTAURANTS ET CAFÉS

Un choix personnel et commenté de l'équipe de rédaction.

117

ACHERER

Produits du terroir.

118

VIN

Les adresses de Chantal Lecouty.

119

BIBLIOGRAPHIE



*Bernard Matignon a publié : Les Soldats de bois,
Fayard, 1972; Une mort qui fait du bruit,
Fayard, 1974, prix du quai des Orfèvres;
Les Bêtes à bon dieu, Ramsay, 1987.*

Les toits bleus

Bernard Matignon

Au fond de ma mémoire il y aurait tant d'images, aucune semblable à l'autre...

Le large couloir de la Loire aux plaines riches d'alluvions, bordées de hauts peupliers, a, certains petits matins brumeux de juin, des airs de campagne romaine. L'hiver, le fleuve qui se brouille de gris, enfle et roule comme Rhin et Rhône, tandis que l'été rongé les bords, invente des îles, dépose les squelettes blanchis d'anciennes saisons, comme les oueds desséchés d'un Sud marocain plus vrai que nature.

De l'autre côté du fleuve, il y a le pays des Mauges, à la terre grasse et rousse, aux clochers de pierre et à la foi catholique ardente. C'est le berceau de Cathelineau, le héros favori de ma grand-mère parce qu'il est notre lointain ancêtre, qu'il était pauvre et qu'il devint général.

Et de ce côté-ci de l'eau, plus rude, plus solitaire, plus sauvage, le pays baugeois où je suis né. Des forêts sombres tirées au cordeau par des routes longues et droites. De multiples hameaux aux maisons basses, aux toits bleus asymétriques, les écailles d'ardoise tombant jusqu'au sol pour protéger la maison de tuffeau des vilaines pluies

venues de l'ouest. C'est mon domaine. Un triangle touffu entre Angers, Durtal et Baugé, entièrement coupé par la nationale 23. Je prenais rarement ce chemin qu'on appelle toujours la « route de Paris ». En ce temps-là mes routes me menaient ailleurs, mais j'ignorais encore l'importance que peuvent avoir les mots sur un jeune esprit. Mon chemin à moi, c'était celui que je prenais pour rentrer du collège, juché sur mon vélo « mi-course », le chemin qui sortait d'Angers par Trélazé, dans un décor de djebel, et traversait une zone sombre et désertique comme une fin du monde, faite de tumulus désolés, chutes d'ardoise et magma pierreux extirpés du ventre de la terre. Nous passions là nos « sorties » de collégiens. Déjà la mine se mourait. Les tours de ferrailles qui surplombaient les puits abandonnés servaient de miradors à nos petites guerres. Sur des espaces cendrés, nous jouions à la « sioule », sorte de rugby rudimentaire dont nous ne savions pas qu'il était un jeu si vieux et qui nous transformait en mineurs de fond.

Puis ma randonnée cycliste hebdomadaire me faisait traverser vingt kilomètres de champs et de forêts. Sur la route qui va vers Longué, je doublais le château des Rézeau (aujourd'hui transformé en restaurant sans grand intérêt). C'était pour moi l'époque des premières émotions littéraires. Je pédalais inconsciemment un peu plus vite en dépassant la vieille grille rouillée et les quelques sapins dépenaillés : je craignais toujours de voir surgir la Folcoche d'Hervé Bazin. Plus loin, je rencontrais les maisons bourgeoises, un « château », comme on dit ici, où quelques arpents de forêt transforment un propriétaire en notable. Entre la route et la maison s'élevait un palmier triomphant que le grand-père avait, sans aucun doute, ramené des colonies. Parfois, dépassant les bosquets, s'élevaient trois ou quatre cèdres cossus. Ils étaient mes repères, sur ce chemin qui me ramenait chez moi. Et je pédalais, pédalais, humant l'air du soir, les parfums de foin coupé.

Étrange pays de gens si tranquilles et cachés. Mais pour parler

d'eux, pour parler des miens, c'est Rougé le braconnier qui me vient spontanément en mémoire. Tout près de Durtal, il y a un petit village gris et bleu, un village comme tous les autres, mais tous les ans, pendant plusieurs semaines, les habitants se rassemblent et jouent la vie de Rougé.

C'était au siècle dernier. Il y avait un pauvre paysan, sur une terre trop petite et d'argile trop lourde, qui ne survivait que grâce au braconnage. Et qui, dans ces bocages perdus, n'avait jamais braconné ? Il s'appelait Rougé. On l'accusa d'avoir tué des gendarmes. Il prit le maquis. Dans les chemins creux et les forêts, de ferme en ferme, il échappa longtemps à la maréchaussée, aidé par tous les paysans. C'est tout. Voilà l'histoire. Mais Rougé est pourtant le seul héros de la région. Ces gens qui ont l'air si soumis et sans problèmes ont toujours été fascinés par cette révolte d'un homme qui demandait justice. Près de cent ans plus tard, on parle toujours de Rougé le braconnier, comme si on l'avait rencontré la veille...

de Sarrigné jusqu'à Durtal en filant vers Baugé, c'est la forêt. Les bois s'appellent les landes. Ce sont des étendues de pins, de terre de bruyère et de sable, une succession d'étangs et de marais où vont nicher les hérons cendrés et les canards sauvages, une Sologne perdue et inconnue. C'est un espace d'aventure et de vagabondage, pour surprendre les chevreuils au détour des brisées et sentir l'arrivée de l'hiver en observant la rousseur des bouleaux qui monte du sol, comme l'eau monte dans un sas, jusqu'à noyer de rouille la nature tout entière. C'est ici qu'il faut connaître les ombres de la nuit, la course des chiens forçant le sanglier.

J'ai de nouveau dix ans, quand dans un fourré j'entends un remue-ménage de bête. Il y avait cette nuit-là une pleine lune qui peuple la lande d'ombres fantomatiques. Une horde de marcassins

s'était abattue dans un champ de maïs et le paysan était venu prévenir mon père. Branle-bas de combat ! Mes grands frères et mon père chargent leurs fusils. Moi, le petit, je suis avec un couteau de chasse que j'ai subtilisé pour me défendre ! La vieille Delahaye démarre malgré la froidure et file à travers les bois, jetant ses gros yeux jaunes sur les taillis qui blanchissent de peur sur son passage.

Voilà le gros de la troupe. On coupe le moteur. On avance vers le champ, le long d'un chemin mouillé, chut ! J'entends les cochons s'ébattre dans le maïs (ici on dit les gorins). C'est comme une guerre. Il faut dresser l'embuscade : toi de ce côté, toi par là, toi le gamin, vas-y, tu entres dans le champ et tu gueules pour leur faire peur. Allez, vas-y, bon sang ! Je sens encore l'entrée dans le maïs, ce monde d'herbes géantes et déjà sèches qui craquent, la lumière blanche et implacable de la lune souligne les barbes géantes. J'avance vers le noir et je crie, je hurle, pour faire taire ma propre frayeur. De loin en loin les hommes s'interpellent. Les animaux sont repérés, circonscrits. Et moi je braille toujours. Soudain, c'est la charge, l'invasion des Huns, la ruée des panzers de Guderian... La brutalité de l'attaque me submerge et je fonce... dans l'autre sens... me réfugie dans la vieille guimbarde, essoufflé, tremblant. J'entends des coups de feu. Des pas, des cris encore.

C'était une grande guerre pour un maigre butin : un petit marcassin avec une patte cassée, qui fut soigné au coin du feu, pendant que les hommes se remettaient de la chasse avec force rillettes et piquette.

Mais je préférerais l'autre chasse, celle qui venait du père de mon père, et même d'avant, que quelques-uns pratiquent encore, chasse de manants, de croquants, de braconniers. Comme notre Rougé, chasse d'attente, d'astuce, avec un furet et deux sacs de pommes de terre vides. Il faut connaître chaque pouce de terrain, les entrées et les sorties du terrier, être habile et patient, dans le silence du sous-bois.

Images d'attente, images d'affût. Dans ces landes, dans ces bois mouillés, cette touffeur verte et rousse, craquante de l'automne, les hommes guettent le gibier. Les gestes, les regards, les silences m'ont toujours fait penser à ces années de chouans, à ces guerres de surprises et de caches, de fuites silencieuses. La patience rusée est ici inscrite de tous temps dans les attitudes des hommes.

Il y avait la pêche à Matheflon. (On tire le coin du mouchoir du souvenir et ce sont les draps de la mémoire qui se déplient, s'étalent, s'étendent jusqu'à remplir les horizons d'antan...) Mais si vous devez connaître les détours de mon pays aux toits bleus, il vous faut me suivre à la pêche. On devait se lever à six heures, à la première messe, et foncer à Seiches sur la motobécane de mon frère. J'avais un petit casque de cuir comme les aviateurs. Le bateau était attaché à un vieux frêne, sous la colline, près du moulin. Mais que c'était agaçant d'attendre en regardant l'eau lisse, de sentir que la baguette de pain avait durci, que le beurre avait fondu au soleil et que tout avait goût d'appât ou de poisson. Le plus souvent je somnolais ou je regardais la colline, au bout de la perche où était amarrée la barque.

Ma colline, c'est un plateau de forêts, de futaies de châtaigniers et de châteaux baroques que les tilleuls, les chênes camouflent derrière de savants bouquets de verdure. C'est un morceau de la très ancienne France, celle des moines-bûcherons et d'un christianisme bizarre que l'isolement et la solitude ont rendu hérétique sans le savoir. Les ronces dissimulent d'anciennes abbayes. Les coucous campent dans des niches sans dieux ni couronnes. Il y a une multitude de petites routes rondes et bombées qui sont un labyrinthe pour ceux qui ne savent pas se repérer à la courbure particulière d'un virage, à la forme biscornue d'un pin ou à la tache claire d'un bosquet de bouleaux. Il y a des déserts de landes

ignorées, dévastées par les incendies; des menhirs et des pierres dressées qui évoquent le passage de puissances inconnues. Sur les dolmens envahis par la mousse, en automne, les traces de lichen rougeâtre font comme du sang, on dit même dans le pays que la pierre saigne encore d'anciens sacrifices ! Les lapins y célèbrent un culte bien à eux. Dans les clairières curieusement symétriques, ils montent la garde; ils restent longtemps ainsi, les oreilles dressées comme des lances, prêts à embrocher les étoiles.

Sur ma colline, le printemps pose des touches impressionnistes sur les saules. Et les chênes, vieillards irréductibles, souvent incrédules, se méfient encore des gelées surprises; ils hésitent avant de se lancer dans le cycle d'une saison nouvelle. De la terre encore croustillante ou déjà vaporeuse, de jeunes fougères tendent leurs petits poings crispés. L'été respire mal dans la forêt. L'air se consume au ras du sol. Les herbes pâlissent, attrapent une jaunisse et cassent sous le poids d'une coccinelle. Les pommes de pin tendent ensemble leurs dizaines de petites bouches avides, cherchant à gober les mouches, puis leurs lèvres se gercent sous l'effet de la chaleur, se carbonisent et finissent par éclater, crachant l'une après l'autre de petits cœurs noirs.

L'automne règle une fête baroque, ocre et or, dans un écrin de brume matinale.

L'hiver est un squelette noir. Seuls les pins gardent leur chevelure vert sombre; ils paraissent travestis. Tout pleure et dégoutte, la colline se liquéfie, un brouillard errant s'insinue au ras du sol, le paysage s'efface, la forêt disparaît et finit par ne plus exister que dans l'imagination des chouettes.

Il faut un jour pourtant quitter cette « côte sauvage » et forestière. S'éloigner des sous-bois, du miroitement des étangs, des toits bleu sombre. Passer la ligne de crête qui domine la vallée, et plus loin, rejoindre la Loire. Le paysage, la lumière ont changé du tout au tout. La vallée, un autre univers.

C'est à partir d'Angers qu'on la découvre. On prend la route de Saumur par la Pyramide; ce monument a été inauguré en 1743 pour marquer les travaux de restauration de la grande levée. C'est une levée de terre qui protège la vallée où s'alignent les cultures de graines, en rangs serrés sous les tonnelles, sous les paillons, sous les serres. C'est une route merveilleuse qu'il faut prendre à l'aube, l'été, en direction de Saumur, afin de voir le soleil levant surgir de ses couches de brume. Le soir il faut faire l'inverse, Tours-Angers, et tout change, ce n'est plus le même voyage. C'est à petite vitesse qu'on traverse La Daguenière, La Bohalle, La Ménitré, Les Rosiers où Au Cheval blanc on a longtemps servi le brochet au beurre blanc le plus fameux de France. Moi, sur le pont de Gennes, j'ai toujours pensé aux cadets de Saumur qui avaient tenté là de retenir l'avance allemande. Vue du ciel par beau temps, la Loire est un boa gris-bleu, tacheté de bancs de sable fauve. Les ponts de Gennes, de Saumur, et de Tours dans le lointain, l'attellent aux coteaux comme des anneaux d'acier tressés.

Il est huit heures du soir. À la verticale de Nantes, là-bas, le soleil capote sur l'horizon. L'air flambe et grésille d'une pluie dorée d'insectes. Les eaux commencent à saigner et l'astre se répand sur le fleuve, lance des piques de feu sous un voile de lumière argentée, frissonne en amont, passe au gris et s'estompe... Les étroits villages de tuffeau blanc, allongés sur les bords, abrités derrière la levée, rosissent de la pâleur du soir.

On entrevoit une barque, un pêcheur dans le fil du courant. Des écailles d'eau filtrent entre les feuillages des bosquets ou sous les rangées de jeunes peupliers frétilants dont on fait la culture.

La voiture s'en va vers le couchant. Ciel et terre sont maintenant confondus dans une même toile rougie à blanc qui passe d'une couleur sanguine au bleu délavé, s'étalonnant jusqu'à la profondeur de la nuit. Sur l'autre rive déjà assombrie, des rayons incandescents

A travers villages, forêts, châteaux, musées, sites et ouvrages d'art, des itinéraires passionnés, savants et ludiques à la fois, provoquent la mémoire et la curiosité du voyageur et du lecteur, l'incitent à savourer les richesses et gourmandises de nos provinces, à rencontrer des gens d'aujourd'hui, à flâner dans tous ces "pays" à forte identité.

design comme ça



Un périple sensible, prévu pour de courtes et lentes escapades, tracé par cinq "découvreurs" complices – un écrivain, un historien, un naturaliste, un illustrateur et un journaliste – qui évoquent gens et maisons, paysages et atmosphères, en conseillant visites, haltes et balades.

Avec des cartes IGN en couleurs, des croquis d'itinéraires, des dessins, et le guide pratique commenté des lieux à visiter, des randonnées, des hôtels et restaurants de

charme, des adresses de bons vins et produits locaux.

Une série sur les "pays" de France.

Premiers titres disponibles : L'Alsace Nord, L'Anjou, Le Beaujolais - Le Mâconnais - La Bresse, Les Cévennes, La Champagne, Le Périgord Noir, Le Roussillon, Le Trégor.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 01484257 0

65 francs

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

